

Mégane Brass

Sans l'ombre
d'une chance

Le sang des Hoffman

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Couverture crédits photos Pixabay.

© Mégane Brass, 2015, 1^{re} publication.

© Mégane Brass, 2017. Tous droits réservés.

©Mégane Brass, 2018.

CopyrightDepot.com number 00064709-1

ISBN : 978-0-244-42723-8- 2

Première partie

1 L'antre des horreurs

Le jour venant de se lever, les rayons du soleil effleurèrent la route qu'un homme à la démarche assurée, foulait de ses rangiers noires, un sac sur le dos, la tête baissée. Des tracteurs en route pour l'épandage du lisier dans les champs le doublèrent, laissant derrière eux une odeur inconvenante. Les paysans, curieux, regardèrent l'individu de toute évidence étranger à la région. La casquette bleu foncé couvrant ses cheveux courts cachait son visage. Son blouson en cuir à moitié ouvert s'accordait avec son jean délavé, troué aux genoux. D'ordinaire, il aime marcher de bon matin, admirer la beauté de la nature, pourtant il ne s'agit pas d'une balade d'automne. Effectuant des mouvements circulaires pour soulager ses épaules endolories à la suite de son long voyage qui touchait à sa fin, il accéléra le pas, les mains enfouies dans ses poches. L'air était aussi doux que le ciel bleu et les quelques nuages blancs le dominant. Une brise semblable à une caresse effleura sa joue comme pour le saluer, et le bruit des gravillons sous ses pas se fit entendre. Âgé

de vingt-huit ans, Éric Hoffman, originaire d'un petit village Lorrain, se tenait devant le domaine familial après de longues années de discrétion. Cette grande ferme, un plain-pied en forme de L, avait, dans son prolongement, des établis se succédant les uns après les autres, et la cour de devant, bétonnée, menait directement à leur grange. Elle était à l'abandon, et présentait des signes d'usure extérieure. De la mousse verte apparaissait sur ses tuiles rouges quand il n'en manquait pas, et les gouttières s'affaissaient. La façade ternie par le temps dévoilait de longues fissures. Relevant la tête, ses sourcils épais et blonds se rejoignirent au centre de son front tant l'écoeurement l'étreignit. Immobile devant l'entrée à fixer la demeure, il laissa tomber son sac au sol, et posa les mains sur la grille verte en métal. Le contact froid de l'acier le fit frissonner tandis qu'une foule de souvenirs l'assaillaient. Ses doigts se crispèrent aussitôt. Promenant son regard, il s'attarda vers l'établi où son père consacrait la plupart de son temps. Dix-huit ans plus tard, il était toujours aussi intrigué. La grande porte en bois, arrondie

sur le haut, et désormais craquelée de part en part, lui paraissait plus petite. Elle l'effrayait moins que la fois où son père l'avait frappée avec une fourche après qu'il avait essayé de l'ouvrir. Dans un réflexe d'autrefois, il frota sa fesse gauche. Je vais enfin savoir, murmura-t-il. Quittant ses songes, il reprit son sac de sport et, d'un geste assuré, poussa la grille. Un léger vent balayait les feuilles mortes dans la cour tandis qu'il la parcourait. L'automne était sa saison favorite, ni trop chaud ni trop froid, et le paysage, un émerveillement pour les yeux bleus d'Éric. Plus grand que la moyenne, sa taille de catcheur lui allouait un certain charisme, de la présence, mais aussi d'incroyables enjambées. À cet instant, on pouvait le croire sûr de lui alors qu'il en était autrement. Sa démarche désinvolte vers la porte d'entrée masquait en réalité une profonde inquiétude. Anxieux à l'idée d'entrer, il se mordilla la lèvre inférieure et prit une grande inspiration avant de manipuler la poignée d'une manière bien précise. Une astuce que lui seul connaissait. Un pied encore à l'extérieur, il s'assura de l'abandon des lieux

d'un œil inquisiteur, puis referma derrière lui. Vigoureusement, il défit sa casquette vintage, tortilla celle-ci d'un sens à l'autre tout en balayant de ses grands yeux écarquillés ce qui s'offrait à lui.

L'intérieur austère dégageait une odeur de renfermé et les rideaux encore tirés empêchaient la lumière du jour de pénétrer. Étant la seule source lumineuse de cet endroit dépourvu d'installation électrique, Éric fit le nécessaire pour y remédier. Des nuages de poussière envahirent les lieux, si bien qu'il toussa et éternua pendant une bonne dizaine de minutes. Pouvant enfin mieux distinguer les lieux, il reconnut la pièce principale ; le cœur de la maison. Le salon, démuné dans son ensemble, n'avait ni télévision ni canapé confortable où se reposer. La radio sur le guéridon près de la grande cheminée faisait office de divertissement. Il est vrai que la distinction du mobilier datant un peu avant sa naissance semblait un peu difficile, et pour cause, tout était en piteux état, recouvert d'une épaisse couche de poussière. Le papier peint défraîchi tombant en miettes

s'éparpillait sur le sol. Des photos accrochées au mur attirèrent son attention. Chassant les toiles d'araignées, il ne fut pas étonné de son absence sur chacune d'elles ; cela lui était bien égal puisqu'il s'était toujours senti étranger à cette famille. S'avancant de quelques pas, Éric ouvrit une première porte qui donnait sur sa chambre d'enfant ; une pièce à moitié vide qui ressemblait à tout sauf à une chambre de petit garçon. La gorge nouée, le cœur serré, il la referma sans s'attarder. Il jeta ensuite un regard furtif à une seconde chambre, celle de ses parents. Elle était immense, plus sombre, comme si elle abritait un terrible secret. Le grand lit à baldaquin au centre avait perdu ses couleurs flamboyantes, mais quelque chose de familier retint son attention. Ses yeux fixèrent la descente de lit, son esprit se souvint à cet instant du visage ensanglanté de sa mère après qu'elle avait reçu un coup de poing. Cette nuit-là, Éric, haut comme trois pommes, s'était faufilé discrètement derrière la porte dès que les cris avaient retenti. Dans le trou de la serrure, il avait aperçu sa mère étendue sur ce tapis et son

père qui se tenait au-dessus d'elle. Éric continua son expédition, aussi douloureuse fut-elle. La cuisine, tout aussi délabrée, offrait quelques conserves périmées dans les placards et le carrelage autrefois blanc était noir, au point qu'il laissait des empreintes derrière lui. Il vérifia que la cuisinière à bois était fonctionnelle avant de passer à la pièce suivante. La salle d'eau lui retourna littéralement l'estomac lorsqu'il vit les immondices recouvrant la totalité de sa surface. S'en retournant sans même prendre la peine d'entrer, il songea qu'il allait devoir se débrouiller pour sa toilette intime. La visite qu'il s'octroyait, tel un conquérant, était terminée pour aujourd'hui. Éric réservait l'accès au bureau de son père pour le lendemain, car son voyage l'avait épuisé. Dans l'immédiat, il devait favoriser son confort pour la nuit. Vif d'esprit et agile de ses mains, il entreprit d'allumer la cheminée, et d'ériger son camp dans le salon au coin du feu. Le stock de bûches se trouvant dans les établis, il remit sa casquette, prit un panier en osier et sortit. Respirant l'air du dehors, l'aboïement d'un chien détourna son

attention quelques secondes, puis ce fut le tour des cloches de l'église qui égrenait les heures d'entamer leur douce mélodie. Éric se rendit compte qu'il n'avait pas vu le temps passer, l'heure tournait. Passant les deux premières étables, ayant contenu auparavant du bétail, il fit un arrêt sur la suivante avant de se rendre compte qu'elle était fermée à clé. Arrivé à la dernière porte, il s'engouffra dans la grange, la vue de celle-ci le mettant mal à l'aise, il se dépêcha d'entasser des bûches dans le panier. Il remarqua les meubles détériorés regroupés dans un recoin, et jubila en voyant les vieilles lampes à huile. Confiant en ses capacités, il en prit une et rebroussa chemin. Peu à peu, la chaleur du foyer réchauffa Éric, occupé à réparer la lampe à huile. À l'aide des flammes chatoyantes, il s'éclairait et prenait son mal en patience quand celles-ci tournoyaient, l'empêchant de voir correctement. Assis en tailleur sur son sac de couchage, la musique en fond sonore contrecarrait sa nervosité face au calme de la maison. Il détestait le silence, la peur que lui provoquait la noirceur de la

nuit, et pourtant, il allait devoir faire face à ses cauchemars. La nuit venait de tomber.

Il fut réveillé une première fois à 6 heures 30 du matin par les vaches qui beuglaient au moment de la traite puis une seconde fois à 7 heures par la camionnette du boulanger. Un grognement déchira l'air. Ses années passées en ville lui avaient fait oublier certains inconvénients de la vie à la campagne. Les coups de klaxons cessèrent, et Éric put se rendormir malgré tout. Son emploi du temps ne prévoyait rien d'extraordinaire. Vivant au jour le jour, sa devise principale, rien ne le pressait. Pourtant, il sursauta en se souvenant du mystère qu'il devait résoudre pour son propre bien. Le refuge de son père. Se levant lentement pour épargner au mieux son dos souffrant d'une nuit au sol, il chassa les dernières traces de sommeil sur son visage puis fureta dans son sac à la recherche d'un t-shirt propre et d'une bouteille d'eau. Après une bonne gorgée, il plaça sa casquette sur ses cheveux en bataille. Éric la gardait toujours auprès de lui, en toutes circonstances. Celle-ci avait

une signification particulière à ses yeux. Quittant le salon, le petit couloir qu'il emprunta, assez étroit, donnait accès aux autres pièces de la maison et au bout de celui-ci se trouvait le bureau de son père. Un rictus parut au coin de sa bouche, faisant remuer un instant sa barbe de trois jours. Convaincu que les réponses à ses questions se trouvaient derrière cette porte, il entra à coups d'épaules. À ce stade, ce n'est pas une simple serrure qui allait l'arrêter. Fouillant durant des heures à la recherche d'une clé, il ne trouva rien et finit par abandonner. S'asseyant sur une chaise à côté du secrétaire, Éric retira sa casquette et ébouriffa ses cheveux dans un long soupir d'exaspération. Sachant que son père était quelqu'un de très méticuleux, il essaya de se mettre à sa place pour trouver sa cachette. Ses yeux scrutèrent la pièce dans les moindres détails quand il s'aperçut qu'une plaque du plafond était plus abîmée que les autres. D'un bond, il se leva et s'empara d'une chaise pour l'atteindre. De sa main droite, il prit appui sur le dossier de la chaise et poussa le faux plafond de la main gauche. Aussitôt, un carnet en cuir

noir tomba sur le sol. Surpris, il se laissa tomber et ramassa ce dernier pour le feuilleter attentivement. Des notes défilèrent devant ses yeux, Éric ne comprenait pas un traître mot de ce que son père y avait noté, comme si les textes étaient codés. Un peu déstabilisé, il ne prêta pas attention au papier plié en quatre se trouvant à la fin du carnet. Tout ce qu'il retint de ce moment de gloire est qu'il était en possession de la clé ouvrant l'ancre des horreurs. Examinant ladite clé dans la paume de sa main, il doutait à présent. Un choix s'imposait à lui, celui qui allait changer son destin. Il devait se décider. La faisant rebondir une dernière fois, il l'enserra entre ses doigts, et d'un geste vif attrapa sa casquette. Il voulait à tout prix savoir, et se précipita donc hors du bureau. Est-ce que la clarté du jour allait s'assombrir lorsqu'Éric aurait franchi cette porte ?

Debout devant la grande porte en bois, qui l'avait tant intrigué ces dernières années, Éric pouvait encore renoncer, mais n'en fit rien. Insérant délicatement la clé, un

déclat se fit entendre et son cœur se mit à palpiter. Dans un effroyable grincement, elle s'ouvrit. Aussitôt une odeur âcre s'insinua dans ses narines, indéfinissable fut-elle tant la putréfaction prenait le dessus. L'envie de vomir le saisit si soudainement qu'il recula contre une paroi de pierres couverte d'éclaboussures noirâtres. Ces murs anciens rendaient l'atmosphère plus étouffant et froid ; le sol en béton n'avait guère été épargné par la folie de son père. Face à lui, de grosses chaînes rouillées étaient fixées, une vision qu'il classa dans les vestiges de son passé familial. Leur position laissait à penser qu'elles avaient servi pour retenir un être humain, peut-être même plusieurs. Réalisant ce que cela signifiait, il s'écroula, genoux à terre, les bras ballants. Le carnet glissa de ses doigts et heurta le béton dans un bruit sourd. Sans le moindre doute, il savait à présent le pourquoi du comment. Sa mémoire le renvoya aussitôt au jour où son père l'avait surpris devant son antre. Bloquant l'accès à la grande porte en bois, Yann Hoffman avait été plus que convaincant face à la curiosité de son fils :

« Tu es bien curieux toi ! Si tu tiens tant à le savoir, j'enferme les petits garçons comme toi ! Allez... ouste... Et que je ne te revoie plus jouer par ici ! » Ces mots suffirent à le convaincre, et Yann avait appuyé ses paroles en le chassant hors de sa vue à coups de pied.

D'un bond, Éric se redressa et comprit ce qu'avaient pu contenir les énormes sacs que transportait son père sur son dos lors de ses sorties nocturnes. Il heurta l'une des parois, s'entaillant le haut de l'épaule par mégarde. Ses poumons manquaient d'air, et son esprit confus l'empêchait de se ressaisir. Le râle d'Éric fut amplifié par la résonance de la pièce. Bien que son corps refusât d'avancer, il parvint tout de même à atteindre le bâti de la porte, à prendre appui sur celui-ci à l'aide de ses mains et à sortir. Ses regrets devraient attendre, car pour l'heure, il lui fallait de l'air, beaucoup d'air. Dans sa fuite, la porte ne fut pas refermée, et il manqua de trébucher lorsqu'il s'engouffra dans un champ de blé ; de petites pousses apparaissaient. Marchant droit devant lui, il reporta son attention sur

le paysage, écrasant tout sur son passage. Les arbres au loin, de couleurs feu, semblaient saluer les fougères tandis qu'une nuée d'oiseaux se rassemblaient, tournoyant dans le ciel à basse altitude. Éric se disait qu'eux au moins étaient une famille. Lui, il n'avait personne. Est-ce que cela allait changer quoi que ce soit ? Non, il était habitué à la solitude, et s'y était résolu depuis bien longtemps.

Longeant la route principale menant au centre du village, peu à peu son visage reprit des couleurs. Les maisons avoisinantes n'avaient aucun vis-à-vis et le seul commerce présent était une petite épicerie installée sur la place du marché. Non loin de là, une mairie avec bibliothèque municipale, une école et un commissariat étaient à la disposition des habitants. Il n'était pas rare que les plus anciens se réunissent sur la placette lors des jours d'été, les ragots allaient bon train. Lorsqu'Éric se rendit compte que tous les regards étaient braqués sur lui, il fourra les mains dans ses poches et détourna la tête. Il ne pouvait pas vraiment leur en vouloir

puisque sa famille avait fait la une des journaux. Ses yeux s'arrêtèrent sur son ancienne école, un grognement lui échappa tandis que le passé le rattrapait. Se souvenant de lui, enfant, les cicatrices étaient encore présentes, personne ne s'était privé pour le malmener, pas même son instituteur.

« Hoffman ?

— Présent, Monsieur.

— Bien, vous nous faites honneur aujourd'hui, rétorqua l'instituteur, regardant Éric par-dessus ses petites lunettes rondes.

— Je... euh... Oui, j'ai été malade !

— Bien entendu. Votre hygiène laisse à désirer jeune homme. Les haillons que vous portez sont abominables et je constate que vous êtes toujours aussi casse-cou vu les bleus sur votre visage.

— C'est... C'est... pas moi, marmonna-t-il.

— Cessez, vos jérémiades sont inutiles ! lui intima l'homme. Allez, prenez place, un âne comme vous ne peut pas se permettre d'accumuler du retard.

— Oui, Monsieur, répondit Éric mal à l'aise. »

Son plus doux souvenir de cette époque était deux petites filles blondes aux yeux bleus prénommées Estelle et Oriane Feldman qui ne prêtaient pas attention aux moqueries des autres. La plus âgée, Estelle, attachait toujours ses longs cheveux fins en une tresse sur le côté contrairement à sa jeune sœur, Oriane, qui portait constamment des couettes hautes. Aucune d'elles ne faisait de remarques à son sujet, au contraire, ils s'étaient liés d'amitié. Inséparables tous les trois, Oriane était la plus jeune, une vraie chipie. Éric ne les emmenait jamais à la maison, alors ils avaient inventé un signal pour s'appeler, qu'eux seuls connaissaient. Estelle sifflotait

deux fois près de la fenêtre d'Éric et attendait les deux coups de lumière en retour. Les filles habituées l'avaient pris par la suite comme un jeu, même si lui était frustré de cette situation. Parfois, ses amies lui apportaient des sucreries qu'il cachait précieusement sous son lit pour ne pas déclencher la colère de ses parents.

S'arrêtant finalement devant l'épicerie du village tenue par un vieil homme logeant juste au-dessus, avant d'entrer, il regarda la façade, la même qu'à l'époque où il venait vendre les récoltes de ses parents. À l'intérieur, les rayons étaient positionnés en rangées égales, le gérant ne reconnut pas Hoffman et le servit comme n'importe quel client. À la caisse, il croisa une femme, blonde aux yeux bleus qui lui souriait. Après plusieurs regards échangés, Éric tourna les talons et sortit du magasin. Le temps commençant à s'assombrir, il ne s'attarda pas sur la route. Les bras chargés de sachets de courses, la route était dépourvue de lampadaires et ses intentions pour la soirée le poussèrent à accélérer la cadence. Il comptait bien fêter son retour

dignement, même seul, après tout, ses parents et cette maison étaient à l'origine de ses profondes blessures. Pour cela, rien de mieux qu'une bonne bouteille et une colère restée bien trop longtemps silencieuse.

Éric, fils unique de Fabienne et Yann Hoffman était venu au monde dans des circonstances désastreuses. Sa mère issue d'un milieu défavorisé et fille unique, avait rencontré son père lors d'un bal organisé au village. Au décès de ses parents, elle épousa Yann et demeura dans cette même ferme familiale. L'homme, un grand blond svelte, terrifiait tout le monde. La froideur de ses mots et de ses gestes mettait mal à l'aise son entourage qui lui avait, peu de temps après son mariage avec Fabienne, tourner le dos. La seule chose que l'on ne pouvait reprocher à Yann était son courage. En effet, il s'occupait à longueur de journée de ses champs, de ses récoltes et de ses reventes. Éric était son portrait craché, blondinet et tout aussi mince. Malheureusement, sa conception eut lieu, lors d'un viol, qui à cette époque devait rester sous silence. L'agression s'était

passée dans la grange. Fabienne connaissait l'individu, et pourtant, elle s'était tue, et n'avait laissé qu'une trace écrite de sa mésaventure avant sa mort. Yann continua à maltraiter son fils, bien que sa femme vînt de mourir et que son corps reposait encore dans le lit conjugal. La visite du médecin de famille qui, à l'origine, venait pour l'acte de décès, changea du tout au tout. Éric venait de fêter son dixième anniversaire.

« Qu'as-tu raconté, petit merdeux ? lui Yann tout en serrant de plus en plus fort ses joues. Éric put voir ses joues écarlates et sentir son haleine de tabac froid.

— Rien, je te le jure.

— Prends-moi pour un con ! Je vais te faire passer l'envie de te plaindre. »

Tétanisé par la douleur, paralysée par la peur et sachant que rien n'apaiserait la colère de son père, Éric se mura dans le silence. Par conséquent, une déferlante de violence s'abattit sur Éric qui se retrouva

ainsi projeté au sol puis transporté vers l'extérieur, tiré par les cheveux. Une fois de plus défiguré et méconnaissable, son bourreau s'arrêta pour se diriger vers la grange. S'apercevant que son père ne le frappait plus, Éric paniqua et tenta de voir où il se trouvait, mais sa vision trouble l'en empêchait. À demi-conscient, du sang s'échappant de ses oreilles s'écoulait sur ses joues, il pouvait à peine bouger. C'est alors qu'il aperçut au loin une ombre floue tenant une fourche. Se doutant de qui il s'agissait, Éric essaya de se relever. À cet instant précis pour sa survie, il allait devoir faire preuve d'un grand courage. Le garçonnet se releva difficilement pour esquiver un premier coup de fourche. Yann n'avait qu'une idée en tête, achever son propre fils, qui essayait tant bien que mal de lui échapper. Courant jusqu'à la grange en oscillant, Éric se sentit coincé une fois arrivé devant. Son père n'était pas loin de le rattraper. Il entra sans réfléchir. Une fois à l'intérieur, il chercha du regard un moyen de s'en sortir. Attrapant une pioche au passage, il se cacha dans une des bottes de foin présentes. Son père arriva à son tour

et hurla son nom à plusieurs reprises, tout en piquant les bottes de foin. Éric frissonnait de terreur en entendant la fourche s'enfoncer dans la paille. Sentant la présence de son père se rapprocher, il prit son courage à deux mains, serra la pioche de toutes ses forces, se redressa rapidement et jeta l'outil en sa direction. La pioche atteignit Yann en pleine tête. Un craquement se fit entendre suivi d'un boum assourdissant, son père venait de s'écrouler. Pétrifié, Éric demeura quelques minutes recroquevillé avant de reprendre ses esprits, et de quitter la grange, laissant son père derrière lui. Il se cacha sous son lit jusqu'au lendemain matin. Bien évidemment, son corps marqué de contusions diverses souffrait. Cependant, Éric avait développé au cours de ces années de maltraitances un mental d'acier, en somme une barrière contre la souffrance émotionnelle et physique. Lorsqu'il réalisa qu'il était maître de la situation, il songea à son père. Un jour, celui-ci lui avait conseillé :

« Utilise de l'acide sulfurique, ça ne laisse aucune trace ! » Ce jour-là, des petits animaux morts se décomposaient littéralement après que Yann eut déversé l'acide. Prenant une grande inspiration, avant de sortir de la maison, il retourna à la grange, empoigna les pieds de son père et déplaça le corps jusque dans un champ à l'arrière du bâtiment. Cette action, qui le laissa de marbre, lui avait demandé beaucoup d'efforts, il reprit donc son souffle un instant, puis regagna en courant les établis pour s'emparer d'un bidon d'acide. Se tenant au-dessus du corps, il éprouva une intense satisfaction lorsqu'il répandit le produit sans modération. Quand il eut fini, ses yeux fixèrent la chair en train de se dissoudre puis il hurla son bonheur avant de prendre la fuite.

S'efforçant d'oublier tout ceci, Éric vida son stock de bouteilles qu'il avait achetées un peu plus tôt dans la soirée à l'épicerie. Le fait d'avoir élu domicile ici, son passé ne pouvait que ressurgir. D'un côté, il n'avait pas eu vraiment le choix et allait devoir s'en accommoder. Les bouteilles diminuèrent

rapidement, l'alcool le rendit euphorique, puis colérique avant de l'adonner à la tristesse. Son désarroi le conduisit dans la chambre parentale où il s'effondra, le carnet dans une main, une bouteille à moitié vide dans l'autre. Ce ne fut qu'au petit matin qu'il réalisa où il avait dormi. Conscient qu'il devait se ressaisir en raison des années de suivi psychiatrique qu'il avait endurées, il inspira profondément, et récita à voix haute quelques mots que lui seul et son thérapeute connaissaient ; cela l'aidait à contrôler ses angoisses. Il eut un étourdissement lorsqu'il rejoignit le salon, sa tête semblait vouloir exploser. Debout devant la cheminée, quelques braises rougissaient encore. Attisant celles-ci à l'aide du tisonnier, des flammes s'élevèrent. À quoi songeait-il en les fixant ? Admirant leur danse effrénée, le regard hagard, ses songes l'emmenèrent dix-huit ans plus tôt. Une petite rousse à lunettes, prénommée Dominique, et assistance sociale de surcroît, était venue à son secours une semaine après la tragédie dans la grange. En le découvrant affamé et en hypothermie, elle se jura de rester à ses côtés, tout au

moins, le temps qu'il soit en sécurité. Éric avait rejoint les dossiers « enfants martyrs » dès l'âge de ses six ans. Il se souvint encore de sa tendresse dans l'ambulance lors de son transport vers l'hôpital, de sa patience pendant sa convalescence après qu'on lui eut décelé un traumatisme crânien, trois côtes cassées, etc... de sa présence perpétuelle jusqu'à son entrée dans un centre pour mineurs. Ensuite, il ne l'avait plus jamais revue, tout comme le corps de son père qui n'avait jamais été retrouvé. Des gens bienveillants lui apprirent à lire, à écrire, et surtout à vivre en collectivité. Aujourd'hui, il n'est plus considéré comme potentiellement dangereux ni obligé de prendre des psychotropes, non, il est un homme libre. Sur des recommandations bienveillantes, il avait attendu avant de revenir au domaine familial. La nature profonde d'un être humain peut-elle ressurgir n'importe quand ? Pourtant, ils étaient tous confiants. Son ancien thérapeute le premier.

Vous souhaitez lire la suite de
l'histoire ?

[https://www.kobo.com/fr/fr/ebook/
sans-l-ombre-d-une-chance](https://www.kobo.com/fr/fr/ebook/sans-l-ombre-d-une-chance)